VAN DEN AVENNE Cécile, *De la bouche même des Indigènes. Échanges linguistiques en Afrique coloniale*

Capucine Boidin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/16582>

DOI : 10.4000/jsa.16582

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 221-226

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Capucine Boidin, « VAN DEN AVENNE Cécile, *De la bouche même des Indigènes. Échanges linguistiques en Afrique coloniale* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 104-2 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 02 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/16582> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.16582>

Ce document a été généré automatiquement le 2 septembre 2022.

Tous droits réservés

VAN DEN AVENNE Cécile, *De la bouche même des Indigènes. Échanges linguistiques en Afrique coloniale*

Capucine Boidin

RÉFÉRENCE

VAN DEN AVENNE Cécile, *De la bouche même des Indigènes. Échanges linguistiques en Afrique coloniale*, Paris, Vendémiaire (Collection Empires), 2017, 268 p., bibliogr., carte.

- 1 Ouvrage clair, précis et très agréable à lire, *De la bouche même des Indigènes*, nous fait suivre pas à pas les idéologies et les échanges linguistiques à l'œuvre lors de la colonisation française de l'Afrique de l'Ouest depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'au début des années 1930. Comme dans les Amériques, l'histoire de la conquête européenne en Afrique s'est intéressée aux figures d'intermédiaires, aux « passeurs culturels ». En revanche « les manières de nouer le contact par la parole ont été peu étudiées » (p. 8). Cécile Van Den Avenne comble ici un manque et nous donne une efficace leçon de sociolinguistique historique ou, selon ses propres termes, de philologie. À partir d'indices linguistiques ténus, elle retrouve la trace des interactions sociales qui les sous-tendent. Inversement, sa connaissance des acteurs sociaux mais aussi celle des langues elles-mêmes lui permettent de critiquer ses sources et de saisir leurs intentions. Car souvent les mots et les phrases des langues autochtones sont « mis en scène » pour un lectorat métropolitain. Ainsi, « de la bouche même des indigènes » est une expression figée du XIX^e siècle pour légitimer les collectes linguistiques et... s'épargner de donner les noms propres des informateurs. C'est pourquoi, malgré la difficulté de la tâche, l'auteure s'attache dans la mesure du possible à identifier les personnes qui sont à la source des savoirs linguistiques coloniaux et à comprendre quels ont pu être leurs expériences des situations coloniales et leurs points de vue sur celles-ci.

- 2 Ainsi dans le chapitre « Écrire sa langue dans celle de l'autre », nous découvrons David Boilat, métis du Sénégal, qui est l'auteur d'une des premières grammaires du wolof (1858) et Moussa Travélé, originaire du Mali, qui a travaillé comme interprète et informateur pour Maurice Delafosse et a publié un *Petit manuel français-bambara* (1910). Attaché à « faire ressortir la prononciation exacte, telle qu'on l'entend de la bouche des indigènes », Moussa Travélé met sa propre langue à distance, se positionne comme auteur et insère son ouvrage dans la littérature coloniale (p.125). Ses recueils de proverbes et contes en bambara et en français, souvent réédités, ont trop souvent été extraits de leur ensemble d'origine, à savoir un abrégé de droit coutumier d'« avant l'occupation française » – que son auteur avait écrit en français – et qu'il souhaitait précisément codifier et donner à entendre aux administrateurs coloniaux. Pourquoi les proverbes et les contes ont-ils été séparés du traité de droit coutumier ? Pourquoi l'essai juridique n'est-il pas entré dans les mémoires et les bibliographies ? Citant les travaux d'Alain Ricard, l'auteure fait l'hypothèse, convaincante, que les collectes de patrimoine oral favorisent les contes (excluant par exemple la poésie lyrique ou épique), et alimentent « une vision stéréotypée et sans doute raciste des productions culturelles africaines » (p. 136).
- 3 Le dernier chapitre, « L'Empire vous répond », tente lui aussi de proposer une histoire à parts égales. Car au début du XX^e siècle « on assista à une explosion de l'écrit et de l'imprimé, produit et mis en circulation par l'élite cultivée mais aussi par les aspirants obscurs au statut d'élite [...] (travailleurs salariés, petits employés, chefs de village, commerçants, artisans) ». De nombreuses pétitions et réclamations écrites en français, émanant d'individus ou de groupes, exhibent un niveau de langue élevé et une rhétorique bien maîtrisée (p. 188). Une éloquence subtile et parfois ironique comme celle de Blaise Diagne, premier député du Sénégal, qui fascinait les parlementaires de l'hémicycle parisien dans les années 1920.
- 4 Cécile Van Den Avenne circonscrit son enquête à celle de « l'État de conquête », « marqué par la discontinuité sociale et géographique de la souveraineté du pouvoir », la « faible différenciation fonctionnelle du personnel colonial » et leur autonomie à l'égard des institutions de la métropole (p. 8). En plein dans l'idéologie monolingue nationale, le pouvoir colonial français n'a jamais pris la décision officielle d'utiliser une langue africaine dans l'administration ou dans l'éducation. Mais de fait, il fit usage du bambara (variante de la langue mandingue), du français-tirailleur, du wolof et de l'arabe, en particulier à l'écrit. En effet, dans les « zones de contact » (Pratt 1992) que constituaient les comptoirs côtiers depuis le XVII^e siècle, les langues mandingues étaient les « langues véhiculaires » des commerçants, c'est-à-dire qu'elles servaient à la communication entre locuteurs de langues premières différentes (p.10). Les explorateurs puis les colons pénétrèrent l'intérieur du continent au XIX^e siècle par le biais d'interprètes français-bambara/bambara et d'autres langues. Car le plurilinguisme des groupes sociaux, des territoires et des individus est notable, en Afrique comme en Amérique. Langues et ethnies ne se recouvrent pas, loin de là.
- 5 Le français-tirailleur, aussi appelé petit-nègre, est quant à lui associé à une autre « zone de contact », l'armée. Comparable au *kolonial-deutsch* et au *pidgin* – dans les contextes des colonisations anglaise et allemande –, il fait l'objet de questionnements permanents de la part de l'auteur : a-t-il vraiment existé ? Les exemples qui émaillent la littérature coloniale ne sont-ils que des inventions racistes destinées à mépriser les autochtones et à maintenir la différence coloniale ? S'il s'est effectivement forgé comme tel dans les

armées coloniales, est-il le produit d'une simplification par les officiers ou bien d'une *koinè* issue des discussions entre soldats provenant de communautés linguistiques différentes ? Dans ses chapitres « L'armée, laboratoire linguistique », ou « De l'authenticité du petit-nègre », l'auteure répond en discutant les sources. En réalité, tout dépend du texte qui arbore les mots et les phrases en français-tirailleur, du public qu'il vise et du genre auquel il appartient (journal de voyage, rapport administratif, roman, article de presse ou vocabulaire). Plus l'auditoire visé est métropolitain et grand public, plus les phrases insérées sont caricaturales et éloignées de la réalité linguistique du terrain. C'est ainsi qu'a proliféré le topos « ya bon ».

- 6 Ce qu'on trouve en réalité, c'est « une multiplicité des pratiques du français en Afrique de l'Ouest », comme nous le démontre le chapitre « Fabrique d'un français aofien ». Dans les années 1910, un manuel de français *Moussa et Gi-gla* est utilisé au Sénégal et en Côte d'Ivoire, sur le modèle du *Tour de France de deux enfants*, présent dans les écoles métropolitaines. Le manuel intègre un vocabulaire colonial (palabre, case, griot, fétiche) et quelques mots bambara (*diamou*, « clan » comme équivalent de « nom de famille », *da*, « hibiscus », *dana*, « igname », etc.) alors diffusés dans toute l'aire aofienne. Se découvre de la sorte toute une gamme du français, depuis des usages cultivés et scolaires – parfois raillés comme étant trop affectés – jusqu'aux idiolectes individuels découlant de contacts provisoires.
- 7 L'arabe était quant à lui essentiel dans les « zones de contact » écrit que créaient les administrations françaises, via les traités par exemple. En effet, les lettrés de ces régions avaient en général été formés dans les écoles coraniques. Un « colinguisme » (Balibar 1993) officieux était donc de rigueur jusqu'en 1910. Un exemple de traduction permet de mieux comprendre la perception du traité par les populations autochtones. « Protectorat » et « indépendance » sont traduits par le même mot, *amāna*, en arabe.

Signifiant « protection », ce terme désigne, dans les usages diplomatiques médiévaux, d'une part la soumission demandée par le vainqueur d'un conflit au vaincu à qui on laisse la vie sauve et qui à son tour doit respecter un pacte de non-agression. Il signifie d'autre part un sauf-conduit autorisant un étranger, marchand ou diplomate, à circuler sous la protection du prince dans ses territoires. Dans un cas comme dans l'autre, il est une garantie de non-agression. [...] *L'amāna* est en fait perçu comme faiblement engageant du côté des autorités locales, qui ont pour habitude de multiplier ce type d'alliance, de négocier des liens commerciaux, etc. (p. 64-65).

- 8 Dans les missions, autre type de « zone de contact » qui précède et accompagne la colonisation, c'est plutôt la langue wolof qui est grammatisée. Le processus est tout à fait comparable à ce qui a pu se passer dans les missions des Amériques. Suivant le précepte suggérant de se faire « nègres avec les nègres », les missionnaires ont la consigne d'apprendre rapidement les langues autochtones pour traduire le catéchisme et être capable de prêcher. Ainsi les spiritains latinistes – souvent bilingues eux-mêmes car originaires d'Alsace ou de Bretagne – font installer à Saint Joseph de Ngasobil des presses typographiques pour imprimer leurs grammaires, leurs dictionnaires et leurs catéchismes dans les langues locales dominantes. Le contraste avec les missions protestantes anglophones – que l'on retrouve dans les Amériques précisément à partir du XIX^e siècle – est important et similaire de l'autre côté de l'Atlantique : chez les protestants, c'est la Bible qui est traduite, ce sont des couples (hommes et femmes) qui apprennent les langues, ce sont plusieurs langues locales, et non pas seulement les plus

véhiculaires, qui sont privilégiées, enfin les descriptions linguistiques qui en découlent circulent dans les milieux scientifiques¹.

- 9 La lecture de cet ouvrage favorise les comparaisons entre les situations coloniales. Certains mécanismes sont les mêmes, quels que soient les siècles : les premiers échanges linguistiques ont pour contexte et définissent en même temps des « zones de contact » concrètes (comptoirs, armées, missions, villes coloniales, administrations). Chacun a recours à une chaîne de polyglottes habiles en langues véhiculaires et en langues locales pour explorer, circuler, négocier, assujettir ou subvertir. Des listes de mots, d'interjections et de questions/réponses simples sont consignées, assorties parfois de remarques sur la prononciation ou l'organisation des phrases. Puis la colonisation d'exploitation se consolide et donne lieu à des « zones grises » (des colons autochtonisés qui mènent des carrières africaines, des autochtones qui mènent des carrières coloniales) et les connaissances linguistiques mutuelles se consolident. Certaines langues autochtones font l'objet de grammatisation, de standardisation et d'enseignement au détriment d'autres, pendant que les indigènes lettrés s'approprient l'écriture des langues dominantes en deux ou trois générations. Plus le colonisateur connaît les langues autochtones, plus il est probable qu'il ait noué des relations personnelles, durables, voire respectueuses avec ses interlocuteurs. Mais plus il y a à parier que la colonisation ne soit plus seulement un événement mais une structure.
- 10 On est surtout frappé par la formation de ce que l'auteure nomme « vocabulaire colonial ». Ainsi le mot « palabre » puis « arbre à palabre », emprunté à l'espagnol, est sans équivalent dans les langues africaines (p. 41-42). Il désigne dans un premier temps les discussions qui accompagnent les échanges de marchandises puis tout discours long et incompréhensible pour un Européen, comme par exemple lors des assemblées d'hommes notables qui rendent justice ou négocient un traité. Certains administrateurs en comprennent l'importance et insistent sur le fait que « par ces causeries familières on gagne le cœur de la population » (p. 49), tandis que d'autres n'y voient qu'une perte de temps. Ce terme de « palabre » révèle en réalité la manière dont les Européens ont saisi des pratiques linguistiques autochtones.
- 11 Pourquoi la dimension linguistique des contacts retient-elle aujourd'hui d'avantage notre attention que par le passé ? Notre époque plus inter-connectée avec la diffusion d'internet (1996) serait-elle plus sensible à la belle opacité des langues entre elles ? Quelques indices peut-être de ces changements de sensibilité : la diversité linguistique autrefois conçue comme une fatalité à dépasser est désormais un fragile trésor à préserver, voire à recréer, en tous les cas à mettre en scène. Ainsi depuis les années 1990, les politiques multiculturelles promeuvent les enseignements bilingues et interculturels en Amérique latine. Parallèlement, dans le monde du cinéma, des langues sont créées de toutes pièces pour offrir des sensations exotiques réalistes chez le spectateur – comme dans *Game of Thrones*, diffusée depuis 2011 à partir des romans que Georges R. R. Martin publie depuis 1996. Récemment, *Premier contact* produit par Denis Villeneuve en 2016, un film américain met au premier plan une linguiste, chargée d'établir le contact avec des extraterrestres. Le double tâtonnement des êtres en présence est magnifiquement mis en scène. Chacun cherche à comprendre non seulement l'effet attendu des signes sonores et graphiques que chacun émet mais aussi les intentions (bienveillantes ou non) et le mode même de communication des uns et des autres (temporalité, spatialité, modalité). Cette nouvelle sensibilité nous invite aujourd'hui à lire autrement les archives coloniales

d'hier. L'ouvrage de Cécile Van den Aven nous ouvre la voie pour apprendre à lire entre leurs lignes.

BIBLIOGRAPHIE

PRATT Mary Louise

1992 *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Routledge, London/New York.

BALIBAR René

1993 *Le colinguisme*, PUF (Que sais-je ?), Paris.

NOTES

1. Comme nous l'explique l'auteure p. 91-92, la Church Missionary Society fonde ainsi le Fourah Bay Institute en 1827 à Freetown en Sierra Leone – ville constituée par des esclaves d'Amérique libérés pour avoir choisi le camp britannique pendant la guerre d'indépendance des États-Unis. Ce centre anglican est plus fortement relié aux communautés scientifiques des linguistes que les missions spiritaines, par exemple.

AUTEURS

CAPUCINE BOIDIN

Institut des hautes études de l'Amérique latine (IHEAL), université Sorbonne nouvelle – Paris 3